

GUIDO ET GINEVRA

OU

LA PESTE DE FLORENCE,

*Opéra en cinq Actes, paroles de M. SCRIBE,
de l'Académie Française,*

Musique de M. HALEVY, membre de l'Institut.

Ballets de M. Mazillier;
décors de MM. Feuchères et Cambon.

Représenté pour la première fois,
sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique,
le 5 mars 1838.



AMSTERDAM,
ELIX & Co., IMPR.-ÉDITEURS;
Rok-in No. 161 près du Watersteeg.

—
1838.

PERSONNAGES.

COSME DE MÉDICIS.

GINEVRA , sa Fille.

MANFREDI , duc de Ferrare.

GUIDO , jeune sculpteur.

RICCIARDA , cantatrice.

FORTE-BRACCIO , condottière.

LORENZO , intendant de Médicis.

LÉONORE , femme de la suite de Ginevra.

TÉOBALDO , sacristain de la cathédrale de Florence.

ANTONIETTA , jeune paysanne.

SEIGNEURS.

La scène se passe en Toscane en 1552.

GUIDO ET GINEVRA

OU

LA PESTE DE FLORENCE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un village à quelques lieues de Florence ; à droite du spectateur l'entrée d'une ferme, à gauche l'image de la Madone de l'Arc :

SCÈNE PREMIÈRE.

(Des villageois précédés de deux joueurs de musette, viennent faire leurs dévotions à la Madone de l'Arc.)

CHOEUR.

L'écho de nos montagnes
Retentit en ces lieux !
Dans ces vertes campagnes
Nous accourons joyeux !

Que la sainte Madone,
Qui préside à nos jeux,
En tous les temps nous donne
Amours et jours heureux.

C'est aujourd'hui la fête,
La fête du hameau,
Dansez, jeune fillette,
Sur ce riant coteau.

(Paraissent des seigneurs et des dames de la ville qui se mêlent aux paysans et aux ouvriers.)

LES VILLAGEOISES, *les montrant du doigt.*

Les dames de Florence, en gai pèlerinage,
Quittant leur palais et leur parc
Avec leurs amoureux, viennent dans ce village
Fêter la Madone de l'Arc.

FORTE-BRACCIO, *et plusieurs condottieri entrent en ce moment.*

Du vin!... du vin!... dans ce divin breuvage
Noyons notre chagrin,

Du vin!... du vin!... allons du vin.

(On leur en apporte ainsi qu'aux ouvriers qui viennent de s'asseoir en rond à la droite du spectateur.)

UN OUVRIER.

Mes amis, moi, je bois au bonheur de Florence.

UN AUTRE.

Moi, je bois à la paix qui fait son opulence.

PREMIER OUVRIER.

A notre Gonfalonnier.

DEUXIÈME OUVRIER.

Au soutien de l'ouvrier.

TOUS LES OUVRIERS.

Au père de la patrie,
A Cosme de Médicis,
Buvons. Buvons, mes amis,
Aux beaux-arts, à l'industrie,
Au père de la patrie,
A Cosme de Médicis!

FORTE-BRACCIO.

Pour moi, Condottière,
Qui vis de la guerre,
La paix m'est contraire
Et ne me va pas.
Pour de l'or j'engage
Mon bras, mon courage;
Vive le pillage,
Vivent les combats!

De la Toscane à la Calabre,
Il n'est qu'un droit... celui du sabre!

Aux plus forts, les plus riches parts!
Vivant en prince et sans rien faire,
Le soldat règne par la guerre.
Au diable la paix et les arts!

ENSEMBLE.

CHOEUR DES CONDOTTIERI.

Pour moi condottière
Qui vis de la guerre,
La paix m'est contraire
Et ne me va pas!
Pour de l'or j'engage
Mon bras, mon courage,
Vive le pillage!
Vivent les combats!

CHOEUR DES VILLAGEOIS.

C'est aujourd'hui la fête,
La fête du hameau,
Dansez jeune fillette
Sur ce riant coteau!
Que la sainte Madone,
Qu'on célèbre en ces lieux,
En tous les temps vous donne
Amours et jours heureux.

CHOEUR D'OUVRIERS.

Buvons, buvons mes amis
Aux beaux arts! à l'industrie!
Au père de la patrie,
A Cosme de Médicis!

FORTE-BRACCIO.

Bourgeois qu'on étrille
En les rançonnant,
Églises qu'on pille
Tout en se signant!
Vierges en alarmes
Qui vont, soupirant,
Baigner de leurs larmes
Le corps d'un amant!
Enivrant breuvage,
Joyeux entretiens...
Un jour de pillage
Donne tous ces biens...
Puis à la Madone
On vient humblement,
Pour qu'elle pardonne
L'erreur d'un moment!
Sa douce clémence
Nous donne merci;

Puis on recommence,
Et toujours ainsi!
*(Les villageoises et les ouvriers effrayés veulent
s'éloigner des condottieri.)*

FORTE-BRACCIO, aux femmes.
Ne craignez rien... Lorsque je suis aimable,
Je ne le suis point à demi!
(Aux ouvriers.)
Et cette main si redoutable
Sait trinquer avec un ami!
(Se plaçant au milieu d'eux.)
Avec vous, chers camarades,
Je bois tour à tour
Aux beaux-arts, à l'amour!
Et portant maintes rasades

A la paix,
Que jamais
Je ne fais
Sans regrets,
Je veux me montrer votre frère!
Aux plaisirs, aux amours
Un condottière
Boit toujours.

*(Les paysans et les paysannes rassurés se mêlent
aux condottieri, qui, en dansant et buvant avec
eux, leur dérobent leurs bourses et leurs bijoux
qu'ils apportent à Forte-Braccio leur chef.)*
*(Choeur général après lequel les paysans s'éloi-
gnent.)*

UN CONDOTTIÈRE, montrant les bijoux qu'ils
ont pris.

La bonne aubaine!
FORTE-BRACCIO, aux condottieri qui l'entourent.
Et la seule aujourd'hui
Qui nous revienne à nous, pauvres condottieri!
Car ce vieux Médicis, que Florence respecte,

Enrichit, j'en conviens, le peintre ou l'architecte;
Mais les combats, mordieu, par lui sont méprisés,
Et les condottieri restent les bras croisés!

C'est un abus!!!

DEUXIÈME CONDOTTIÈRE.

C'est une honte!

FORTE-BRACCIO.

Je ferai désormais la guerre pour mon compte.

DEUXIÈME CONDOTTIÈRE.

Contre qui?

FORTE-BRACCIO.

Contre tous!... Brigand!... C'est un état
Qu'exerce avec honneur plus d'un grand potentat!

TOUS.

Nous te seconderons!

FORTE-BRACCIO, *d demi-voix.*

Eh bien... pour nous peut-être
Un bon hasard, dès aujourd'hui peut naître!
La Madone de l'Arc nous aidera!

TOUS.

Comment!

FORTE-BRACCIO, *de même.*

Les dames du grand ton, c'est l'ordinaire usage,
Ne se mêlent à ces jeux du village,
Que sans suite... en secret... sous un déguisement!...

Si nous pouvions en enlever quelqu'une.
La rançon serait bonne!

DEUXIÈME CONDOTTIÈRE.

A nous tous, la fortune!

TOUS LES AUTRES.

Ainsi que les périls...

DEUXIÈME CONDOTTIÈRE, *d Forte-Braccio.*

Regarde... qui vient là?
Quel superbe équipage!

FORTE-BRACCIO, *regardant dans la coulisse à gauche.*

Eh mais... c'est Ricciarda,
La plus belle des cantatrices,
De nos jeunes seigneurs l'amour et les délices!
Rien à tenter!... sans cesse une escorte d'honneur,
Et le duc de Ferrare est son adorateur!

DEUXIÈME CONDOTTIÈRE.

Un libertin, dit-on.

FORTE-BRACCIO.

Un seigneur que j'honore;
Car il paie et très-bien...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; RICCIARDA, MANFREDI,
qui lui donne la main, plusieurs pages et seigneurs qui l'accompagnent.

RICCIARDA, *au duc de Ferrare.*

Oui, je le dis encore,
La fortune ou le rang ne peut rien m'inspirer!
Si vous voulez qu'on vous adore,
Nobles seigneurs, faites-vous adorer!
Surtout résignez-vous (car tel est mon système)
À l'inconstance aussi bien qu'aux refus.
Vous êtes rois, quand on vous aime,
Et rien... sitôt qu'on ne vous aime plus!

MANFREDI.

Ainsi vous repoussez et mes vœux et ma flamme?

RICCIARDA, *riant.*

Tel est mon bon plaisir!

MANFREDI, *à part.*

Vienne un autre moment,
Je prendrai ma revanche!

(Haut à Ricciarda.)

Et pour toucher votre âme
Que faut-il donc?

RICCIARDA.

Un caprice. . . , un instant
Cet amant malheureux, que ma fierté sévère
Reçut hier avec dédain,
Aujourd'hui pourrait bien me plaire
Et m'ennuyer le lendemain!

(*Apercevant Guido qui rentre dans la ferme à droite.*)
Mais voyez, monseigneur, quel est donc ce jeune
Qui, rêveur et pensif, s'avance lentement? (homme

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; GUIDO.

RICCIARDA, *le regardant toujours.*
Il a quelque chagrin!

MANFREDI, *souriant.*

C'est un étudiant!

RICCIARDA.

Ah! vous croyez. . . (*à Manfredi*) Sachez comme
(on le nomme?

MANFREDI, *avec fierté.*

Moi! . . . madame?

RICCIARDA, *d'un ton impératif.*

Oui; je le veux!

(*Manfredi réprime un mouvement de colère, s'incline respectueusement devant Ricciarda, s'approche de Guido qu'il salue et avec lequel il cause pendant quelque temps à voix basse, puis il revient près de Ricciarda.*)

MANFREDI, *à Ricciarda.*

Guido! . . . tel est son nom; il naquit en ces lieux;
Voici les champs, la ferme de sa mère.

RICCIARDA.

Quoi! simple paysan!! . . .

MANFREDI.

D'un fameux statuaire

Il reçut les leçons!

RICCIARDA, à voix haute et regardant Guido.
Et je prévois qu'un jour
Il doit, par son talent, s'illustrer à son tour.
(Guido en entendant ces mots s'approche de Ricciarda qu'il remercie par un salut.)

TRIO.

RICCIARDA, à Guido lui montrant sa ferme.
Quittez cette obscure cabane!
Et loin du vulgaire profane,
Au sein de nos palais pompeux,
Que votre art brille à tous les yeux!

GUIDO.

Sous le beau ciel de la Toscane,
Cette humble et modeste cabane
Plait à mon cœur, rit à mes yeux,
Plus qu'un palais en d'autres lieux!

RICCIARDA, lui montrant Manfredi.
Quand le duc de Ferrare, en généreux Mécène,
Vous offre ses trésors, ainsi que son appui?

MANFREDI, étonné.

Moi? signora...

RICCIARDA, à demi-voix.

Sans doute! aimez-vous mieux ici
Que ce soit moi qui prenne cette peine?
J'y consens, et je vais le protéger!

MANFREDI, avec dépit.

Eh non!

GUIDO, regardant Ricciarda.

Tant de bontés confondent ma raison!

(A Manfredi.)

Croyez à ma reconnaissance;
Mais fussiez-vous m'offrir le sort le plus heureux,
Je ne puis à présent m'éloigner de ces lieux.

RICCIARDA, avec coquetterie et satisfaction.
Que dit-il?

MANFREDI, avec colère.

Est-il vrai?

GUIDO.

Non, seigneur, je ne peux,
Dans ce moment surtout m'éloigner de ces lieux.

RICCIARDA.

Et pourquoi donc?

MANFREDI.

Parlez!

GUIDO.

Je n'ose!

RICCIARDA.

Je le veux!

GUIDO.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pendant la fête, une inconnue,
L'an dernier, parut à nos jeux!
Depuis ce jour, sa douce vue
Remplit mon coeur, charme mes yeux.
Quand sur ces monts vint la nuit sombre,
Elle partit!... je l'implorai!
Hélas! elle a fui comme une ombre,
En me disant: Je reviendrai.

MANFREDI.

Et quelle est-elle?

GUIDO.

Je l'ignore!

RICCIARDA.

Et vous l'aimez!

GUIDO.

Oui, je l'adore!

Espérant son retour, je compte les instants!

RICCIARDA.

Et que faites-vous donc depuis lors ?

GUIDO.

Je l'attends !

RICCIARDA.

Elle est donc bien jolie ?

GUIDO.

O volupté soudaine !...

Ici même, en ces lieux..., ma main serrait la sienne,
Je tremblais...; un nuage obscurcissait mes yeux !

RICCIARDA, *d'un air de compassion.*

Est-il possible ?

GUIDO.

Et devinant ma peine,
Avec un doux sourire où j'ai cru voir les cieux,
Elle m'a dit : à la fête prochaine.

RICCIARDA.

Dans un an ?

MANFREDI.

Aujourd'hui ?

GUIDO.

Vous voyez si je peux,
Même pour un trésor, m'éloigner de ces lieux.

DEUXIÈME COUPLET.

Hélas ! si Dieu, trompant mon rêve,
Ne la rend pas à ma douleur ;
Si pour jamais il me l'enlève,
Plutôt la mort qu'un tel malheur !
Ces lieux, si chers à mon enfance :
Oui, pour jamais, je les fuirai !...
Mais, non... je garde une espérance ;
Car elle a dit : Je reviendrai !

MANFREDI ET RICCIARDA.

Adieu donc, et bonne chance

Dans vos projets amoureux!

De la fête qui commence

Entendez-vous les cris joyeux?

(Manfredi et Ricciarda se perdent dans la foule, et Guido, après avoir regardé quelque temps les jeunes paysannes qui arrivent, remonte le théâtre, regardant et cherchant toujours. — Il disparaît. — Commencement de la fête. — Danses et jeux villageois.)

SCÈNE IV.

(Au milieu des danses paraît Ginevra habillée en villageoise, elle a près d'elle Lorenzo et deux de ses femmes. — Elle s'assied sur le banc à droite et regarde la fête d'un air préoccupé.)

LÉONORE, à Ginevra.

A ces jeux villageois, dont l'aspect nous enchante,
La belle Ginevra paraît indifférente!

GINEVRA.

Non, vraiment! la fête est charmante!

Mais l'an dernier... l'ensemble en était plus brillant.

Et puis, mon noble père au palais va m'attendre.

(A Lorenzo.)

Voyez!... Et que mes gens ici viennent me prendre!

(Lorenzo s'éloigne.)

LÉONORE, à Ginevra.

Mais ne craignez-vous pas que ce déguisement?...

GINEVRA.

C'est à lui seul que je dois ma bravoure!

Et, de la foule qui m'entoure,

J'affronte sans danger l'aspect indifférent.

(En ce moment les danses prennent un caractère plus vif et plus animé; en mémoire de la Madone de l'Arc, on voit paraître, sur un char traîné par deux chevaux, une jeune villageoise en Diane chasseresse, l'arc à la main et le carquois sur l'épaule; au milieu du char une immense corbeille de raisins, et sur le devant, de jeunes filles couronnées de pampres verts, emblèmes de la chasse et des vendanges, fêtes antiques encore en usage en Italie au quatorzième siècle.)

Les paysans et paysannes se précipitent autour du char et entraînent dans ce mouvement Léonore qui s'était avancée par curiosité. Ginevra se trouve séparée de sa compagne. Elle remonte le théâtre pour la suivre, lorsque Guido s'offre à ses yeux. Elle revient vivement sur ses pas.

SCÈNE V.

GINEVRA, GUIDO.

GUIDO, *l'apercevant.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?... C'est elle!

GINEVRA, *à part.*

Ce jeune villageois!... Ma mémoire fidèle
Me rappelle ses traits et ses discours... Fuyons!

GUIDO, *la retenant.*

Ah! ne me quittez pas!... ne m'ôtez pas si vite
Et mon bonheur, et mes illusions!

GINEVRA, *à part.*

Auprès de lui, seule et loin de ma suite...

(Souriant.)

Après tout, on viendra bientôt me dégager,
Et je puis jusque-là l'entendre sans danger!

*(Les groupes qui les entourent s'éloignent peu à peu,
et dès le milieu du duo ils se trouvent seuls en scène.)*

DUO.

GUIDO.

Enfin, après un an d'absence,
De moi le ciel a donc pitié!
Je vous revois, plus de souffrance;
Près de vous tout est oublié!

GINEVRA.

L'an dernier, j'en ai souvenance,
J'avais promis... et vous voyez
Que mes serments, malgré l'absence,
Par moi ne sont pas oubliés!

GUIDO.

Quels lieux vous cachaient à ma vue?
Dans nos hameaux, dans nos cantons,
Je vous cherchais!... Vous étiez inconnue.

GINEVRA, *souriant.*
Je suis pourtant des environs !

GUIDO.
Mais vous voilà ! Je vous retrouve,
Et je ne vous quitterai plus !

GINEVRA, *souriant.*
J'en doute !

GUIDO.
Oh non ! jamais !... Quel bonheur on éprouve
En revoyant les biens qu'on a perdus !

ENSEMBLE.

GUIDO.
O délice suprême,
O moment enchanteur ;
Voilà celle que j'aime,
Voilà tout mon bonheur !

GINEVRA.
Hélas ! malgré moi-même
Oubliant ma grandeur.....
Oui, sa tendresse extrême
Porte le trouble en mon cœur.

GINEVRA.
Il faut nous séparer.

GUIDO.
Pourquoi donc ?
GINEVRA.

Je demeure
Près des murs de Santa-Pietra !

GUIDO.
Et votre nom ?...

GINEVRA, *avec embarras.*
Mon nom ?

GUIDO.

Oui !
GINEVRA, *après avoir hésité.*

Francesca !

GUIDO.

Eh bien, Francesca, que je meure
Si désormais nous sommes séparés :
Oui, vous serez ma femme, et vous m'appartiendrez !

GINEVRA.

C'est impossible !...

GUIDO.

A votre père

J'irai vous demander !

GINEVRA, *avec embarras.*

Sans espoir et sans bien,
Pourrais-je à votre amour apporter ma misère !

GUIDO, *avec joie.*

Ah ! quel bonheur !... Vous n'avez rien !
Ces champs, ces prés sont à ma mère,
A moi !... que dis-je ? ils sont à vous :
Acceptez-les de la main d'un époux !

ENSEMBLE.

Ici, dans ces riants asiles,
Ma bien-aimée, ô Francesca !
S'écouleront nos jours tranquilles ;
Crois-moi, le vrai bonheur est là.

GINEVRA, *à part.*

Calme des champs ! plaisirs tranquilles !
Toujours mon cœur vous désira !
Heureux séjour !... riants asiles !...
Je pars !... et le bonheur est là !

(*Haut à Guido.*)

Non, Guido, cette vie heureuse
N'est pas la mienne !

GUIDO.

O ciel !

GINEVRA.

Mon père aura pour moi
L'âme plus élevée et plus ambitieuse.

GUIDO.

S'il lui faut des honneurs, j'en obtiendrai pour toi !
Les arts avaient déjà protégé ma jeunesse,
Et maintenant, brûlant d'un feu nouveau,
J'irai leur demander la gloire et la richesse,
Et l'amour qui m'entend guidera mon ciseau !

ENSEMBLE.

GUIDO.

Oui, je le sens à mon délire,
J'en crois mon coeur et ses transports :
La gloire enfin va me sourire ;
L'avenir s'ouvre à mes efforts.
Le coeur glacé, l'âme engourdie,
Je languissais jusqu'à ce jour,
Je me réveille, et mon génie
S'allume au feu de mon amour.

GINEVRA.

Cruelle erreur!... fatal délire !
Comment répondre à ses transports ?
Son espoir... il faut le détruire...
Et dans mon coeur naît le remords !
Mais l'honneur seul règle ma vie,
Il faut le fuir et sans retour!...
Pourtant la gloire et le génie,
Il trouvait tout dans son amour.

GUIDO, *avec exaltation.*

Oui, je vendrai ces champs désormais inutiles ;
J'irai chercher la gloire au sein des villes ;
J'irai trouver Cosme de Médicis !

GINEVRA, *effrayée.*

Médicis !

GUIDO.

Oui, le chef de ce pays.
Le grand citoyen ! le grand homme !...
Il est l'ami des arts, il me protégera ;
Et si j'en crois sa bonté qu'on renomme,
Par lui la gloire enfin me sourira !
Et t'offrant les honneurs, les palmes qu'elle donne
Par un de tes regards, je les croirai payés.

GINEVRA.

Pauvre Guido!

GUIDO.

Que n'ai-je une couronne!

Demain tu serais reine et le monde à tes pieds.

ENSEMBLE.

GUIDO.

Oui, je le sens à mon délire!

Etc., etc.

GINEVRA.

Cruelle erreur! fatal délire,

Etc., etc.

GINEVRA.

Guido! Guido! c'est trop t'écouter et je doi

Confier à toi seul une innocente ruse;

Dont mon coeur se repent, hélas! et qui t'abuse.

GUIDO.

Eh! qui donc êtes vous?... parlez!

GINEVRA.

Tais-toi! tais-toi!

Ne vois-tu pas que vers nous on s'avance?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; FORTE-BRACCIO et ses Compagnons s'avancent avec précaution au fond du théâtre.

GINEVRA.

Ils nous observent en silence;

Leurs sombres regards me font peur.

GUIDO, lui prenant la main.

Je serai votre défenseur!

FORTE-BRACCIO et les Condottieri.

Nous qui cherchons aventure,

Enfin voici, dans ces lieux,

(Montrant Ginevra.)

Et belle et riche capture

Que le ciel offre à nos yeux!

DEUXIÈME CONDOTTIÈRE *à Forte-Braccio.*

Surtout ne vas pas te méprendre!

FORTE-BRACCIO.

Eh! non..... d'un carrosse brillant,
Sous ce même déguisement
Beppo tantôt la vit descendre.

GINEVRA, *à part, et regardant autour d'elle.*

Et mes gens qui ne viennent pas!

GUIDO.

Ne craignez rien! prenez mon bras!

TROISIÈME CONDOTTIÈRE.

Oui, je le jure sur mon âme,
Ce doit être une grande dame;
Car des seigneurs suivaient ses pas.

FORTE-BRACCIO, *et les autres.*

Quoi! des seigneurs suivaient ses pas?

ENSEMBLE.

FORTE-BRACCIO *et le CHOEUR.*

Nous qui cherchons aventure,
Etc., etc.

GUIDO.

Que votre coeur se rassure,
Etc., etc.

GINEVRA.

Oui, leur sinistre figure,
Etc., etc.

FORTE-BRACCIO.

Enlevons-la sans bruit!... la moindre alerte
Causerait ici notre perte!

GINEVRA.

Leur aspect me glace d'effroi!

GUIDO, montrant la ferme à droite.

Dans cette ferme..... là..... chez moi,
Venez, vous trouverez asile!

(Guido tenant Ginevra par le bras, se dirige vers la ferme à droite. Forte-Braccio et les condottieri s'avancent doucement derrière eux, les séparent, les entourent, et leur mettent un mouchoir sur la bouche.)

FORTE-BRACCIO, à Guido, qui se débat.

La résistance est inutile.

(Aux condottieri qui entourent Ginevra.)

Entraînez-la?... (à Guido) Tais-toi! tais-toi.
Pas un cri!... pas un mot, ou ce poignard fidèle
T'immole à l'instant même!

GUIDO, dégageant son bandeau.

Ah! tout mon sang pour elle.

(Criant à haute voix près la porte de la ferme.)

A moi, mes amis, à moi!

Accourez!.....

(Forte-Braccio le frappe de son poignard.)

Je succombe!

(Il tombe évanoui sur le banc à droite.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; Paysans et gens de la ferme,
accourant au bruit; LÉONORE, LORENZO,
et des domestiques de Ginevra ou des personnes
de sa suite.

LORENZO, voyant Ginevra qui, dégagée des con-
dottieri, a couru près de Guido et lui prodigue
des secours.

Ah! qu'est-ce que je voi?

ENSEMBLE.

LORENZO et sa suite et les paysans montrant Forte-Braccio.	
Saisissez } le coupable;	(Montrant Guido.)
Saisissons }	Par quelle récompense
Qu'un châtimeut vengeur	Payer un tel secours?
D'un attentat semblable	Quand c'est pour sa défense
Punisse la fureur!	Qu'il a donné ses jours?

GINEVRA, *regardant GUIDO.*

O remords qui m'accable
Et me poursuit, hélas !
C'est moi qui suis coupable,
J'ai causé son trépas !
Ah ! ma reconnaissance
Le bénira toujours :
Quand c'est pour ma défense
Qu'il a donné ses jours.

FORTE-BRACCIO, *qu'on a désarmé et qu'on tient enchaîné.*

Gens de justice... au diable !
Je brave leur fureur !...
On est toujours coupable
Quand on a du malheur !

(*Se croisant tranquillement les bras.*)

D'une vaine défense
A quoi bon le secours,
S'il faut que là potence
Termine ici mes jours ?

LORENZO, *bas à Ginevra.*

Sans être reconnus, partons !

GINEVRA, *restant près de Guido qu'elle cherche à rappeler à la vie.*

Je ne le puis !

LORENZO, *de même.*

Venez.... éloignons-nous ? Que dirait Médicis,
Si le nom seul de la fille chérie,
Dans cet événement se trouvait compromis !!

GUIDO, *revenant à lui et étendant la main.*
Francesca !!.....

GINEVRA.

Quel bonheur ! il revient à la vie !

UN DES GENS *de Ginevra qui jusque là a donné ses soins à Guido.*

Et maintenant je réponds de ses jours !

GINEVRA.

C'est à vous que je le confie.

GUIDO, *de même, et sans la voir.*

A toi, Francesca !... pour toujours !

GINEVRA, *à part, le regardant.*

Quel trouble en mon cœur vient de naître ?

C'est moi qui le fais souffrir !

Et sans me faire connaître

Pour jamais il faut le fuir !

ENSEMBLE.

O remords qui m'accable
Et me poursuit, hélas !
C'est moi qui suis coupable,
J'ai causé son trépas !
Ah ! ma reconnaissance
Le bénira toujours,
Le bénira toujours,
Quand c'est pour ma défense
Qu'il a donné ses jours.

LORENZO et LE CHOEUR.
Veillez sur le coupable ;
Qu'un châtement vengeur
D'un attentat semblable
Punisse la fureur.
Par quelle récompense
Payer un tel secours ?
Quand c'est pour sa défense
Qu'il a donné ses jours.

FORTE-BRACCIO *et les condottieri.*

Gens de justice... au diable !
Nous bravons leur fureur ;
Oui, d'un forfait semblable
Voilà ! voilà l'auteur !
D'une vaine défense
A quoi bon le secours,
S'il faut que la potence
Termine ici mes jours ?

LE DUC DE FERRARE *et RICCIARDA, entrant ensemble dans ce moment.*

ENSEMBLE.

O plaisir ineffable
Qui fait battre mon cœur ?
D'une fête semblable
L'aspect est enchanteur,
Surtout quand l'espérance,
Venant charmer nos jours,
Promet la récompense
A de tendres amours.

GINEVRA, *apercevant Manfredi.*

Dieu ! le duc de Ferrare !... Ah ! craignons en ces lieux

Et sous de tels habits de paraître à ses yeux !

(Elle s'éloigne de Guido et passe avec Léonore et Lorenzo à l'extrémité du théâtre. Guido est à droite, Manfredi et Ricciarda au milieu. Au fond Forte-Braccio et ses compagnons qu'on retient prisonniers.)

RICCIARDA, *apercevant Guido et courant à lui.*

Ah ! que vois-je ? mon jeune artiste !

MANFREDI, *apercevant Forte-Braccio.*

Eh ! c'est un brave ! un ancien serviteur !...

FORTE-BRACCIO.

Que l'on va pendre... à moins que Satan ne l'assiste !

MANFREDI.

L'on te protégera !...

FORTE-BRACCIO.

Grand merci, monseigneur !

RICCIARDA, *tenant la main de Guido.*

Il n'est plus !...

GUIDO, *appelant.*

Francesca !...

RICCIARDA, *lui tenant toujours la main.*

Si vraiment, il existe !

GUIDO, *avec joie.*

Francesca !... je renaiss !... sa main presse ma main

RICCIARDA, *à Manfredi.*

Francesca, c'est le nom de sa belle inconnue !

Et si de tant d'amour, elle n'est pas émue,

C'est que son coeur est de marbre ou d'airain !

(Ginevra qui est à l'extrémité du théâtre, veut faire un pas vers Guido, Lorenzo et Léonore la retiennent et l'entraînent.)

ENSEMBLE.

LORENZO et LE CHOEUR.

Veuillez sur le coupable ;
Qu'un châtement vengeur
D'un attentat semblable
Punisse la fureur.
Par quelle récompense
Payer un tel secours,
Quand c'est pour sa défense
Qu'il a donné ses jours ?

GINEVRA.

O remords qui m'accable
Et me poursuit hélas !
C'est moi qui suis coupable,
J'ai causé son trépas.
Ah ! ma reconnaissance
Le bénira toujours,
Quand c'est pour ma défense
Qu'il a donné ses jours.

FORTE-BRACCIO.

Gens de justice... au diable !
Grâce à ce protecteur,
De leur main redoutable
Je brave leur fureur.
Oui, j'en ai l'espérance,
Par ce puissant secours,
Cette fois la potence
Épargnera mes jours.

ENSEMBLE.

MANFREDI et RICCIARDA.

O plaisir ineffable
Qui fait battre mon cœur !
D'une fête semblable
L'aspect est enchanteur,
Surtout quand l'espérance,
Venant charmer nos jours,
Promet la récompense
A de tendres amours !

Ginevra entraînée par Lorenzo, Léonore et ses gens, s'éloigne en jetant un dernier regard sur Guido, que les paysans et les gens de la ferme entourent.

On emmène Forte-Braccio ; et le duc de Ferrare, donnant le bras à Ricciarda, sort entouré de son cortège. La toile tombe.



ACTE DEUXIÈME.

Le palais de Cosme de Médicis à Florence.

Au lever du rideau, Guido est sur le devant du théâtre, assis, sa tête appuyée sur sa main.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIDO, *assis à gauche.* RICCIARDA et LORENZO
entrant par une des portes du fond.

RICCIARDA, *à Lorenzo qui la conduit.*

Grand merci, seigneur intendant!

Cosme de Médicis en son palais m'appelle!

Et de Venise la belle,

Que je quitte pour lui, j'arrive en ce moment
*(Lorenzo lui fait signe qu'il va prévenir Médicis
la prie d'attendre et s'éloigne.)*

Attendons!...

GUIDO, *se levant et apercevant Ricciarda.*

Ricciarda!... la belle cantatrice!

RICCIARDA, *avec joie.*

C'est mon jeune sculpteur!... C'est lui que je revois!
Quels furent vos destins, Guido, depuis trois mois?
Depuis ce jour affreux?...

GUIDO, *vivement.*

Depuis ce jour propice

Où j'ai sauvé celle que j'adorais,
Tout semble me sourire et me devient prospère:
Les honneurs, la fortune, au sein de ma chaumière
Sont venus me chercher!... Je n'ai que des succès!
Pour comble de bonheur, moi... pauvre statuaire,
Aujourd'hui l'on m'appelle au palais Médicis!

RICCIARDA.

Comme moi... *(Souriant.)* Pour y voir tous les arts
(Gaiement.) (réunis

Et vos amours?... Votre belle inconnue?...

GUIDO.

Je l'adore toujours!

RICCIARDA.

Quoi! sans l'avoir revue?

GUIDO.

A quoi bon?... tous ses traits dans mon coeur sont
Sur le marbre vivant je les ai retrouvés! (gravés;

Ah! c'est ma plus belle statue!

Vous la verrez!

RICCIARDA.

Et ces beaux sentiments

Vous auront fait manquer, Guido, votre fortune!

Je vous aurais aimé!

GUIDO.

Vraiment!

RICCIARDA.

Il n'est plus temps!

D'un amant dédaigné la constance importune

A fini sur mon coeur par acquérir des droits;

Et le duc de Ferrare, enchaîné sous mes lois,

M'est à jamais fidèle!

GUIDO, *souriant.*

A jamais!

RICCIARDA, *avec hauteur.*

Je le pense!

D'une Napolitaine il craindrait la vengeance.

GUIDO.

Vous, signora!... vous! jalouse à ce point!

RICCIARDA.

Qu'un amant me trahisse...

GUIDO.

Eh bien?

RICCIARDA.

Je le poignarde!

GUIDO.

Vous qui les trahissez!...

RICCIARDA.

C'est un droit que je garde,
Et que je ne donne point!
LORENZO, *sortant de l'appartement à droite.*
Médicis vous attend.

(Ricciarda et Guido entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE II.

GINEVRA, *précédée de ses pages et de ses dames d'honneur, entrant par la gauche.*

GINEVRA.

RÉCITATIF.

Partout sur mon passage
De ce fatal hymen la pompe vient s'offrir;
Destin brillant, noble esclavage,
Que sans se plaindre, hélas ! il faut subir !

AIR.

A vous, j'obéis, ô mon père !
A vous, mon maître souverain !
Et du devoir la loi sévère,
Sans mon cœur a donné ma main !

Vous que, dans une humble chaumière,
Le destin fait naître et mourir,
Vous choisissez qui sait vous plaire...
Fille de roi ne peut choisir !

O souvenance
De mon enfance,
Adieu Florence ;
Adieu mon beau palais,
Et tout ce que j'aimais !
(A ses compagnes.)
Vous si jolies,
Vous les amies
Que j'ai chéries,

Gardez-moi votre foi,
Pensez à moi!

(*A part.*)

Et vous, tourment de ma pensée,
Vain espoir d'un autre avenir,
Fuyez de mon âme insensée;
Pour jamais je dois vous bannir!

O souvenance
De mon enfance,
Adieu Florence;
Adieu mon beau palais,
Et tout ce que j'aimais!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; MANFREDI, OFFICIERS,
PAGES ET VALETS DU DUC DE FERRARE;
parmi ces derniers, et avec la livrée du duc,
on voit FORTE-BRACCIO.

MANFREDI, *pendant le choeur suivant, s'approche*
de Ginevra, à qui il adresse ses hommages.

CHOEUR.

O jour de fête
Et de bonheur!
Noble conquête!
Heureux vainqueur!
C'est la plus belle
Qui dans ce jour,
Du plus fidèle
Reçoit l'amour!

SCÈNE IV.

MANFREDI, *à gauche du théâtre,* GINEVRA
à droite, MÉDICIS *ayant auprès de lui* RICCI-
ARDA *et GUIDO, parait entouré de toute sa cour.*

MÉDICIS, *à Ricciarda.*

Oui, Ricciarda, gloire de l'Italie,
Aux fêtes de ce jour, ici je te convie,

MANFREDI, *à part.*

O Ciel!... Ricciarda.

(*Haut.*)

Quoi! déjà de retour de Venise?

RICCIARDA, *d'un air piqué.*

Déjà!

MÉDICIS, *à sa fille.*

Viens Ginevra! viens ma fille chérie.

(*Lui montrant Guido.*)

Voici ce jeune et beau talent

Qu'à mes bienfaits ta voix recommanda souvent.

GUIDO, *s'avançant et reconnaissant Ginevra.*

Qu'ai-je vu? Francesca!...

RICCIARDA, *bas à Manfredi en souriant.*

Je comprends à présent!

GUIDO, *à part.*

Le désespoir de moi s'empare!

MÉDICIS, *à Guido.*

Désormais sois notre hôte, et siège auprès de nous,

Aux noces de ma fille et du duc de Ferrare!

RICCIARDA, *avec fureur.*

Quoi! le duc de Ferrare!

GUIDO, *accablé.*

Il devient son époux!

ENSEMBLE.

MÉDICIS, *avec joie.*

Jour de plaisir, bonheur ex-

trême,

Je puis enfin aux yeux de tous,

Je puis bénir l'enfant que j'ai-

(*me,*

Etlui choisir un noble époux!

RICCIARDA, *avec colère.*

O perfidie extrême,

Tourments d'un coeur jaloux!

Le parjure que j'aime

D'un autre est donc l'époux.

GUIDO, *avec désespoir.*

O désespoir extrême,

Tourments d'un coeur jaloux!

Je vois celle que j'aime

Au pouvoir d'un époux.

GINEVRA.

Cachons mon trouble extrême

Aux regards d'un époux!

Et d'un père qui m'aime

Redoutons le courroux!

MANFREDI, *avec jalousie, et regardant Guido.*

A sa douleur extrême,
A ses regrets jaloux !
Ah!... je le vois... il l'aime,
Qu'il craigne mon courroux !

MÉDICIS, *à Guido.*

Que l'étiquette souveraine

Ailleurs marque les rangs... ; au talent le premier.

(Lui faisant signe de prendre la main de Ginevra.)

A vous, Guido, l'honneur d'être son chevalier !

GUIDO, *à part, et chancelant en prenant la main de Ginevra.*

Ah ! malheureux !

GINEVRA, *l'engageant à se calmer.*

Guido !...

GUIDO, *à part :*

Je me soutiens à peine.

MANFREDI, *regardant Guido qui s'éloigne lentement en donnant la main à Ginevra.*

Jouis de cet honneur ? c'est pour toi le dernier !

(Faisant signe à Forte-Braccio de s'approcher de lui.)

Je t'ai naguère encor sauvé de la potence,

Aussi tu m'as juré...

FORTE-BRACCIO.

Complète obéissance.

MANFREDI.

Vois près de Ginevra cet habile sculpteur...

FORTE-BRACCIO.

Je le connais !

MANFREDI.

Voici de l'or ! qu'on m'en délivre !

FORTE-BRACCIO.

C'est dit !

MANFREDI.

Ce soir, qu'il ait cessé de vivre !

FORTE-BRACCIO.

Je vous le jure sur l'honneur.
(*Pendant ce temps, Médicis, Guido, Ginevra, tout le cortège défile, Manfredi les rejoint, suivi de ses officiers et de ses pages, et l'on reprend le choeur.*)

CHOEUR.

O jour de fête
Et de bonheur!
Noble conquête!
Heureux vainqueur!
C'est la plus belle
Qui, dans ce jour,
Du plus fidèle
Reçoit l'amour.

(*Tout le monde est sorti. Forte-Braccio s'apprête à les suivre. Ricciarda, qui est restée seule, le retient d'un geste impératif.*)

SCÈNE V.

RICCIARDA, FORTE-BRACCIO.

RICCIARDA.

Où vas-tu ?

FORTE-BRACCIO.

Je les suis !

RICCIARDA.

Arrête !

Et répond franchement.... il y va de ta tête...
Que te disait le duc ?...

FORTE-BRACCIO.

C'est son secret.

C'est mon maître à présent !

(*Faisant le geste d'être pendu.*)

D'une haute disgrâce

Il m'a sauvé !

RICCIARDA.

C'est moi, qui demandai ta grâce
Et qui l'obtins de lui !

FORTE-BRACCIO.

J'en conviens en effet!

DUO.

RICCIARDA.

J'ai droit à ta reconnaissance!

FORTE-BRACCIO.

Moi, je ne demande pas mieux
Que de vous servir tous les deux,
Si je le peux en conscience!

RICCIARDA.

C'est bien, mon brave, c'est très-bien!
C'est avoir de l'honneur!

FORTE-BRACCIO.

Quand ça ne coûte rien!

RICCIARDA.

Il t'a donc commandé, pour servir sa vengeance,
D'immoler ce jeune sculpteur?...

FORTE-BRACCIO.

J'en conviens!

RICCIARDA.

Il para sans doute en grand seigneur?

FORTE-BRACCIO.

Bien mieux!... il m'a payé d'avance!
Voyez?

RICCIARDA.

Si je t'en donne autant.
Pour n'en rien faire?...

FORTE-BRACCIO.

Ah! ça... c'est différent!

ENSEMBLE.

FORTE-BRACCIO, *réfléchissant.*

Il faut de la prudence!
Cherchons au fond du cœur,
Ce que ma conscience
Permet à mon honneur!

RICCIARDA.

Il hésite!... il balance
Entre l'or et l'honneur,
Et je prévois d'avance
Quel sera le vainqueur!

FORTE-BRACCIO, *calculant.*

Tout cet or pour frapper! — Même somme
Pour demeurer, sans danger, honnête homme!

(*A Ricciarda.*)

La vertu dans mon coeur l'emporte!

RICCIARDA.

C'est très-bien!

Mais pour moi ce n'est encor rien!
Vois-tu ces diamants..., cette chaîne brillante?

FORTE-BRACCIO.

Per Baccho!... quel éclat...! ce beau bijou me tente!

RICCIARDA.

As-tu du coeur?

FORTE-BRACCIO.

La signora plaisante!

RICCIARDA.

Eh bien!... il faut frapper aujourd'hui, sur-le-champ...

FORTE-BRACCIO.

Qui?

RICCIARDA.

Le duc de Ferrare et sa nouvelle amante!

FORTE-BRACCIO, *effrayé.*

Tous les deux?

RICCIARDA, *froidement.*

Tous les deux!

FORTE-BRACCIO.

Ah! c'est embarrassant.

Ceci mérite qu'on y pense!

ENSEMBLE.

FORTE-BRACCIO.

Il faut de la prudence!

Etc., etc.

RICCIARDA.

Il hésite!... il balance

Etc., etc.

FORTE-BRACCIO.

Non, non!... vous doubleriez la somme!

Tout calculé, je suis trop honnête homme,
Et le péril trop grand.

RICCIARDA.

Quoi! tu trembles?

FORTE-BRACCIO.

Non pas!

Mais le duc m'a déjà préservé du trépas,
J'obéis au devoir, à la reconnaissance...

RICCIARDA.

Ou plutôt à la peur! — Pourtant je t'enrichis?
D'un côté mes bienfaits!

FORTE-BRACCIO.

De l'autre la potence!

A quoi sert d'être riche, une fois qu'on est pris?

ENSEMBLE.

FORTE-BRACCIO.

Richesse nouvelle
Flatte peu mon zèle;
A quoi nous sert-elle
Quand on est pendu?
Je tiens à la terre;
Et, moins téméraire,
Ici je préfère
Honneur et vertu!

RICCIARDA.

Il tremble... il chancelle
O terreur mortelle!
Ce bras infidèle
Ne s'est pas vendu!
Lâche!... il délibère;
Bravant ma colère,
Ce cœur mercenaire
Parle de vertu!

RICCIARDA.

Si tu n'oses frapper l'ingrat qui me trahit,
Oseras-tu du moins à ma fureur jalouse
Immoler ma rivale, ... oui, sa nouvelle épouse?
Ces bijoux sont à toi!

FORTE-BRACCIO.

Le présent me sourit!

J'ai pour les Médecins peu de reconnaissance;

Ils ont pour le courage un dédain qui m'offense !

Et.... si l'on ne risquait rien...

Je ne dis pas !

RICCIARDA.

Eh bien !

Fidèle aux lois de la prudence,

Cherche!... et trouve quelque moyen...

FORTE-BRACCIO, *réfléchissant.*

De frapper aujourd'hui.... Ginevra.... sans qu'on

(puisse

Connaître ou soupçonner d'où le coup est parti!...

Attendez!... c'est possible!.. et si Dieu m'est pro-

(pice ;

Par tous les saints ! je crois que m'y voici !

ENSEMBLE.

FORTE-BRACCIO.

Richesse nouvelle,
Enflamme mon zèle;
J'y serai fidèle,
L'espoir m'est rendu !
Fortune si chère,
Mon coeur te préfère;
C'est là sur la terre
La seule vertu !

RICCIARDA.

Richesse nouvelle,
Enflamme son zèle !
Il sera fidèle;
L'espoir m'est rendu !
L'intérêt l'éclaire,
Et, plus téméraire,
Je vois qu'il préfère
L'or à la vertu !

RICCIARDA.

Et quel est ton projet ?

FORTE-BRACCIO.

Votre vengeance est sûre !

(*A demi-voix.*)

Il est de rapides poisons.

Qui servent bien la haine et trompent les soupçons !

Une fleur, une écharpe..., une riche parure,

Peuvent donner la mort!... pour nous point de

(danger,

Car le ciel aujourd'hui conspire à vous venger !

RICCIARDA.

Et comment ?

FORTE-BRACCIO.

Dans nos murs, à voix basse on raconte
Qu'un terrible fléau, soudain vient d'éclater! (*)
RICCIARDA, effrayée.

Ciel!

FORTE-BRACCIO, *souriant et la rassurant.*

Je n'en crois rien!... mais on mettra sur son
Le coup hardi que nous allons tenter! (compte
(On entend la marche du cortège qui revient de l'église. Ricciarda sort par la gauche, et Forte-Braccio par la porte à droite, après avoir indiqué à Ricciarda qu'il allait exécuter ses ordres.)

SCÈNE VI.

Marche et Cortège. — SOLDATS, PAGES, OFFICIERS, DAMES D'HONNEUR, SEIGNEURS DE LA COUR.

GINEVRA paraît, donnant la main à Manfredi et à Médicis.

CHOEUR.

Retentissez jusques aux cieus,
Chants d'allégresse et cris joyeux!
Ils sont unis!... bonheur extrême!
Ils sont unis! le ciel lui-même
A dans ce jour reçu leurs vœux.

(Genevra va s'asseoir, entre son père et son époux, sur l'estrade à droite du théâtre, et là, entourée de toute la cour, elle assiste à la fête donnée pour son mariage. — Plusieurs danses se succèdent.)

(Au milieu des danses, Médicis et Manfredi se sont levés; ils parcourent la salle du bal et reçoivent les félicitations de tous. — Au moment où ils s'approchent d'un groupe qui est à la gauche du spectateur, Guido sort de la foule et s'approche avec mystère de Médicis.)

GUIDO, à demi-voix.

J'allais quitter ces murs!... près de vous me rappelle
Le soin de vos jours précieux!

(*) La peste de 1452 qui se déclara au milieu de l'automne; malgré l'hiver qui fut assez rigoureux, elle continua de sévir avec une grande violence, et ne disparut entièrement qu'au printemps de 1453.

Je viens de voir un malheureux,
Tombant frappé soudain d'une atteinte mortelle!
Et l'on dit qu'un navire, arrivé d'Orient,
Apporta dans Livourne un fléau redoutable,
Dont le souffle fatal jusqu'en ces murs s'étend!

MÉDICIS, *bas à Guido.*

Tais-toi... ne troublons pas d'un récit effrayant,
Les fêtes de ce jour!

(*A Manfredi à demi-voix.*)

D'un danger véritable

Assurons-nous d'abord! en toi seul j'aurai foi,

Mon fils, que ton zèle s'empresse;

Parcours cette cité.

MANFREDI, *s'incline et dit, à un des seigneurs,
à Lorenzo qui est auprès de lui.*

Suis-moi!

(Ils sortent. En ce moment paraît Forte-Braccio vêtu de la livrée du duc de Ferrare; il est suivi de plusieurs pages et d'une esclave noire portant les corbeilles et les présents de nocce.)

FORTE-BRACCIO.

J'apporte les présents qu'à la noble princesse

Mon maître m'ordonna d'offrir!

(*Les pages mettent un genou en terre, et présentent à Ginevra d'élégantes parures.*)

FORTE-BRACCIO *fait signe à la négresse, qui tient un riche coffret, de s'avancer près de la princesse.*

Puisse à vos yeux

Briller de quelque éclat ce tissu précieux!

(*Ginevra admire le voile qu'on lui présente. Les femmes, qui l'entourent, le lui attachent sur la tête. — Elle se rassied sur l'estrade à droite à côté de Médicis qui est revenu près d'elle. — Guido à gauche du théâtre a disparu, confondu dans la foule. — Le divertissement continue et les danses deviennent plus animées. — Plusieurs fois, pendant ces danses, Ginevra a porté la main à son front et laissé voir les signes d'une souffrance qu'elle cherche en vain à réprimer. Mais la douleur l'emporte, et elle pousse un cri perçant.*

A ce cri, les danses cessent; le bal est interrompu; les dames entourent la princesse, et Médicis effrayé la serre dans ses bras.)

MÉDICIS.

Qu'as-tu, ma Ginevra?

GINEVRA.

Quel trouble je ressens!
Quelle douleur!... O ciel!... un feu brûlant... mon
Arrachez moi ce voile... ou je meurs!... (père!

MÉDICIS.

Dieux puissants!

Ah! détournez de nous votre colère!
Ginevra... mon enfant..., modère ton effroi!
(Pendant que les femmes de la princesse lui arrachent
son voile et lui prodiguent leurs soins, Médicis
aperçoit Forte-Braccio et court auprès de lui.)

MÉDICIS, à Forte-Braccio.

Toi... parle!... réponds-moi!
Sur ta tête il faut tout me dire:
D'où vient ce voile?

FORTE-BRACCIO.

C'est un précieux tissu
Qu'à Livourne un riche navire
Apporta d'Orient!...

GUIDO et MÉDICIS, à part, avec effroi.

O ciel!... qu'ai-je entendu!

MÉDICIS, courant à sa fille qui, entourée de ses
femmes, est étendue sur un canapé.

O Dieu, qui vois mes pleurs, sauve l'enfant que
De tes suprêmes lois détourne la rigueur, (j'aime;
Sauve ma Ginevra; quand devrait sur moi-même,
De ton bras tout-puissant retomber la fureur!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; LORENZO, accourant auprès
de Médicis. A son arrivée, chacun se groupe
autour de lui et écoute avec crainte.

LORENZO.

Il est trop vrai!... le fléau se déclare;
Le désespoir de tous les coeurs s'empare;
Le désordre et l'horreur règnent dans la cité!
Tout tombe et meurt!... ou fuit épouvanté!
(*Tout le monde s'éloigne avec effroi de Ginevra —
Guido seul s'élançe de la foule, court auprès
d'elle et la soutient dans ses bras.*)

CHOEUR.

Fuyons!... fuyons ce lieu d'alarmes!
O jour de deuil et de terreurs!

MÉDICIS.

Dieu tout-puissant! voyez mes larmes!

GINEVRA.

Adieu!... mon père.. Adieu, je meurs!...
La foule qui environnait la princesse se tient loin d'elle. Ginevra se lève avec peine du canapé. — Appuyée sur Guido, elle fait quelques pas en tendant ses mains suppliantes vers ses compagnes qui reculent avec terreur. — Elle chancelle... tout le monde s'enfuit en poussant un cri d'effroi. — Ce vaste palais n'est plus qu'une immense solitude. — Ginevra, seule au milieu du théâtre, tombe mourante, son père la reçoit dans ses bras, et Guido désespéré se jette à ses pieds qu'il baigne de ses larmes.)

PIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la cathédrale de Florence. — Au-dessous, les caveaux de l'église où le corps de Ginevra vient d'être déposé sur un lit de parade.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Médecis et les principaux habitants de Florence sont à genoux dans la nef. — Plusieurs membres du clergé. — De grandes dames, des religieuses, de jeunes filles qui jettent des fleurs. — Toutes les tentures de l'église sont en blanc. — A gauche, Téobaldo, le sacristain. Forte-Braccio et plusieurs condottieri sont confondus dans la foule du peuple.)
(Au moment où le rideau se lève, on achève la cérémonie funèbre en l'honneur de Ginevra.)

CHOEUR.

Le marbre des tombeaux recouvre Ginevra!
Saints et saintes du ciel, au ciel recevez-la!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Reine des anges
Dont les louanges
Retentissent aux cieux,
Vierge immortelle,
Priez pour elle
Au séjour des heureux!
MÉDECIS, *seul à gauche du théâtre.*

AIR.

Sa main fermera ma paupière,
Disais-je auprès de son berceau,
Et c'est moi, moi son vieux père,
Qui pleure sur son tombeau.

Pourquoi, mon Dieu, témoin de ma misère
Et des trésors que j'ai perdus,
Me laissez vous encor sur cette terre
Où mes yeux ne la verront plus?

Elle fermera ma paupière,
Disais-je auprès de son berceau,

Et c'est moi, moi son vieux père,
Qui pleure sur son tombeau.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Reine des anges
 Dont les louanges
 Retentissent jusqu'aux cieux!
 Vierge immortelle,
 Priez pour elle
 Au séjour des heureux!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Le marbre des tombeaux recouvre Ginevra,
 Saints et saintes du ciel, au ciel recevez-la!
 (*Médicis et tous les assistants sortent lentement
 par toutes les portes de l'église. — Forte-Braccio
 est resté à droite avec ses condottieri.*)

FORTE-BRACCIO, *bas à ses compagnons.*

Restez auprès de moi! Satan qui nous guida,
 M'inspire un saint projet qui nous enrichira!

SCÈNE II.

Tout le monde est sorti de l'église, FORTE-BRACCIO et LES CONDOTTIERI sont restés à droite; TÉOBALDO s'avance vers eux suivi de deux moines.

TÉOBALDO, *s'adressant à Forte-Braccio.*
Que fais-tu là?... va-t-en!

FORTE-BRACCIO.

Je reste en cette église,
 Pour prier!

TÉOBALDO.

Mécréants, épargnez-vous ce soin,
 Je vous connais!

FORTE-BRACCIO.

Alors, sans qu'on le dise,
De prières, tu sais que nous avons besoin !
D'ailleurs, du Dieu vivant ce temple est la demeure,
On y peut, tant qu'on veut, rester.

TÉOBALDO.

Pas à cette heure !
Vas piller nos palais, dévastés sans pitié,
Et, semblable aux vautours avides,
Va dépouiller les cadavres livides
Frappés par ce fléau, votre digne allié.. ;
Mais ne viens pas ici, d'une main sacrilège,
Enlever des trésors, que Dieu même protège !
Ou du peuple sur vous, appelant les fureurs,
Je vous livre à l'instant à leurs poignards vengeurs !

FORTE-BRACCIO.

Le sacristain se fâche!... et sa sainte colère
Défend l'or du couvent, et les vases sacrés ;
(*Bas à ses compagnons.*)
Mais j'ai d'autres moyens qui, cette nuit, j'espère,
Réussiront!... venez..., vous m'accompagnerez
(*Ils sortent tous par la grande porte du fond.*)

SCÈNE III.

TÉOBALDO et les deux moines.

TÉOBALDO.

Qu'ils partent!... du Seigneur, suivons le saint
(exemple ;
Anathème aux pervers!... et chassons-les du tem-
(ple !
(*Les deux moines vont soulever la pierre du tombeau de Ginevra ; puis, l'un prend les clés, l'autre allume une lanterne et tous trois descendent d'abord dans le caveau où est Ginevra ; puis, ils ouvrent la grille qui est à droite, et font la visite des autres caveaux.*)

Pendant ce temps Guido paraît à gauche dans l'église.)

GUIDO.

Dans ces lieux, Ginevra, ta dernière demeure,
Guido s'empresse d'accourir
O toi, ma bien-aimée, ô toi qu'ici je pleure
Sur ta tombe, je viens pour prier et mourir!
(Il s'approche de la pierre qui fermait le tombeau, s'aperçoit qu'elle est levée, descend lentement l'escalier, s'agenouille et la tête cachée dans ses mains, il prie et sanglote. Puis il se lève et regarde Ginevra étendue sur le lit de parade et couverte d'un long voile blanc.)

CANTABILE.

Quand renaitra l'aurore,
Quand le jour finira,
Je viendrai dire encore
Le nom de Ginevra!
Jusqu'à l'heure suprême
D'ineffables amours,
Où près de ce qu'on aime,
On peut aimer toujours!
Ainsi sur ta cendre glacée,
Ginevra, je viendrai gémir.
A toi, ma dernière pensée,
A toi!... mon dernier soupir!

(Il s'approche de Ginevra et veut soulever le voile qui cache ses traits. — En ce moment Téobaldo et les deux moines sortent des caveaux du fond, dont ils referment la grille; à ce bruit Guido se retourne.)

TÉOBALDO.

Mon frère! il faut partir, et loin du sanctuaire
Il faut porter vos pas.

GUIDO.

O ciel!

TÉOBALDO.

De ce caveau, je vais fermer la pierre.

GUIDO.

Laissez-moi dans ces lieux! ne m'en arrachez pas!

TÉORALDO.

Il le faut?

(*On entend la cloche du couvent.*)

Entendez-vous? c'est l'heure!

Et dès qu'elle a sonné... nul ici ne demeure,
Retirez-vous!

GUIDO.

Tu veux donc que je meure!

(*Hésitant.*)

Ah!... si j'osais!.. vois mes sanglots, mes pleurs!
Quand tu les connaîtras, tu plaindras mes douleurs!

CAVATINE.

Ici, je vous implore,
Qu'un seul moment encore
De celle que j'adore
Je contemple les traits.

Ah! laissez-moi cette image si chère!
Prenez pitié de ma misère,
Je veux, c'est ma seule prière!
La voir encore et puis mourir après.

Le peu que je possède,
Cet or et ces bijoux...
Prends... mais viens à mon aide,
J'embrasse tes genoux!
Sur ce lit funéraire
Est celle qui m'est chère,
C'est là tout mon bonheur!

Je l'entends qui m'appelle,
Et son ami fidèle
Veut expirer près d'elle
D'amour et de douleur!
Ici, je vous implore,
Qu'un seul moment encore

De celle que j'adore
Je contemple les traits!...
La voir!... la voir encore!...
Et puis mourir après!

TÉOBALDO.

De ces lieux consacrés ne troublons pas la paix.
GUIDO, avec désespoir et pendant que Téobaldo
et les moines l'entraînent.

Adieu donc!... adieu pour jamais!
(Ils remontent l'escalier. — On referme la pierre
du caveau — Téobaldo, les deux moines et Guido
disparaissent sous les arceaux de l'église.)

SCÈNE IV.

(Ginevra seule dans le caveau est étendue sur un lit et recouverte d'un voile que l'on voit peu à peu se soulever. — Elle revient lentement à elle, et réveillée à moitié par le froid et par l'humidité, elle se lève en s'appuyant sur son coude et cherche à se mettre sur son séant.)

RECITATIF.

J'ai froid!!!... à peine je soulève
Ma tête appesantie et mes membres glacés!...
Que cette nuit est longue! — Et quel horrible rêve!
Il dure encore!... ah laissez-moi! — Laissez
Mes yeux s'ouvrir au jour et mon âme à la vie!
(Cherchant à rappeler ses idées.)

Pourquoi ce bruit confus?... Pourquoi, quand je
(dormais,
Ces accents de douleur que de loin j'entendais?
Le calme enfin renaît et la nuit est finie!
Oui... je m'éveille...

(Levant la tête et regardant autour d'elle.)

Où donc?... où suis-je!... ah! qu'ai-je vu!
Et quel effroi se glisse en mon cœur éperdu!
(Jusqu-là elle était restée assise sur le tombeau.
Elle vient de se lever. Elle marche et parcourt
avec effroi l'étroit souterrain où elle est renfermée.)

Pourquoi donc cette nuit fatale ?
Pourquoi les murs de ce caveau ?
(*Apercevant le flambeau funéraire qui est près
d'elle.*)

Et vous, lumière sombre et pâle,
Êtes-vous celle du tombeau ?

AIR.

Oui... oui... tout m'abandonne,
La mort m'environne,
D'effroi je frissonne...
O tourment nouveau !
O nuit d'épouvante !
Quelle horrible attente !
Faut-il donc, vivante,
Descendre au tombeau !

Fuyons !

(*Elle parcourt le caveau dont elle touche tous les
murs.*)

Aucune issue!...

(*Elle monte les degrés de l'escalier qui conduit à l'é-
glise, et se trouve arrêtée par l'énorme pierre qui en
ferme l'entrée et qu'elle essaie en vain de soulever.*)

O terrible agonie !

Jamais ma faible main ne pourra soulever

Ces murs pesants qui me ferment la vie!...

Ah ! si ma voix pouvait jusqu'à vous s'élever...

(*Appelant de toutes ses forces.*)

Guido!... Guido!... Mon père!... mon père!...

Entendez-moi!... Venez me secourir!!!...

(*Redoublant ses cris.*)

Je vous appelle... et du sein de la terre!!!...

(*Avec désespoir.*)

Sans pitié!... sans secours, me faudra-t-il mourir ?

Oui, tout m'abandonne,

La mort m'environne,

D'effroi je frissonne...

O tourment nouveau !
O terrible attente !
O nuit d'épouvante !...
Faut-il donc, vivante,
Descendre au tombeau !

- Et mes pleurs et mes cris sont-ils donc superflus ?...
A la nuit du sépulcre à jamais condamnée,
Soleil des cieux, ne vous verrai-je plus ?...
(*La lampe du caveau s'éteint. — Ginevra pousse
un cri d'effroi.*)
Ah !... Dieu prononce, et c'est ma destinée.
Dieu m'abandonne, plus d'espoir !...
O mon père !... O Guido !... je ne dois plus vous voir !

Mon amour est un crime
Que Dieu devait punir...
Il reprend sa victime...
Il revient la saisir...
C'en est fait, je succombe
Aux maux que je ressens !...
Et le froid de la tombe
Revient glacer mes sens !...
(*Ses forces l'abandonnent et elle tombe inanimée
à droite au pied du tombeau.*)

SCÈNE V.

(Dans l'église et à un des vitraux du fond paraît la tête de Forte-Braccio ; par une des rosaces qui est à jour, il entre dans l'église, se laisse glisser le long du mur et arrive à terre, puis il va retirer les verrous d'une petite porte que le sacristain avait fermée et qui donne sur le cloître ; il fait entrer successivement tous les condottieri ses compagnons.)

FORTE-BRACCIO et LE CHOEUR.
Sous cette voûte sainte,
marchez
Amis, } sans crainte !
marchons }

Dieu dort dans cette enceinte...
Satan veille avec nous!
Oui, dans cette entreprise,
Que sa main nous conduise,
Et les biens de l'église
Nous appartiennent tous!

1^{er} BANDIT *d Forte-Braccio.*

Piller jusque dans le sanctuaire
Et dans le temple du Seigneur!...
Prends y garde?... c'est téméraire!
Cela nous portera malheur!

FORTE-BRACCIO.

Tais-toi, poltron, n'as-tu pas peur d'avance,
A qui faisons-nous tort?... à personne je pense!
Ils ont enseveli la belle Ginevra.

Avec ses diamants, sa parure nouvelle!...

Dans l'autre monde, amis, qu'en fera-t-elle?...
Rien!... et dans celui-ci cela nous servira!

CHOEUR.

Sous cette voûte sainte,
Amis, marchons sans crainte,
Dieu dort dans cette enceinte;
Satan veille avec nous,
Etc., etc.

FORTE-BRACCIO, *montrant la pierre qui est au-
dessus du caveau de Ginevra.*

Pour soulever ce roc qui ferme l'ouverture,
Allons, réunissons nos bras!

1^{er} BANDIT, *pendant que ses compagnons soulè-
vent la pierre.*

C'est violer la sépulture!

FORTE-BRACCIO, *soulevant la pierre.*

Bah! les morts sont bien morts et ne reviennent pas!
*On entend une musique céleste et religieuse, et
les bandits effrayés laissent retomber la pierre.*

TOUS.

Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce donc?

FORTE-BRACCIO.

Quelles âmes peureuses!
Du couvent, d'ici près, de Santa-Térésa,
Ce sont les soeurs religieuses,
Qui vont, toute la nuit, prier pour Ginevra.
Écoutez-les!

CHOEUR DE FEMMES, dans le lointain et en-dehors.

Reine des anges,
Dont les louanges
Retentissent aux cieux!
Vierge immortelle,
Priez pour elle
Au séjour des heureux!

FORTE-BRACCIO, regardant ses compagnons en riant.

Ce cantique pieux vous a rendus tremblants.

(Montrant le tombeau de Ginevra.)

Allons!... à Dieu son âme! à nous ses diamants!

ENSEMBLE.

CHOEUR DES BANDITS.

Sous cette voûte sainte,
Amis, marchons sans crainte,
Dieu dort dans cette enceinte;
Satan veille avec nous!
Etc., etc.

CHOEUR DES RELIGIEUSES.

Reine des anges,
Dont les louanges
Retentissent aux cieux.
Vierge immortelle,
Priez pour elle,
Etc., etc.

(Pendant le chœur précédent, Forte-Braccio et ses compagnons ont enlevé la pierre et dégagé l'entrée du caveau. — Forte-Braccio y descend le premier et ses compagnons le suivent.)

FORTE-BRACCIO, dans le caveau au bas de l'escalier.

Suivez-moi, descendez sans bruit!

1^{er} BANDIT, à part.

D'effroi mon âme est alarmée!

(Au moment où la pierre est enlevée et où l'air extérieur a pénétré dans le caveau, Ginevra a commencé à reprendre ses sens.)

GINEVRA, revenant peu à peu à elle et cherchant à se soulever.

Quel air plus pur m'a ranimée!...

(Écoutant.)

N'entends-je pas marcher dans l'ombre de la nuit...

(Avec joie.)

A mon aide, on vient...

(Elle se lève vivement des marches où elle était restée évanouie et se trouve debout, immobile et vêtue de blanc, en face de Forte-Braccio et de ses compagnons qui s'approchaient du tombeau et allaient y porter la main.)

FORTE-BRACCIO et ses **COMPAGNONS**, tombant la face contre terre en poussant un cri.

Ah!!!

ENSEMBLE.

**PREMIER BANDIT ET SES
COMPAGNONS.**

Ombre redoutable!!!
Spectre menaçant!...
(Montrant Forte-Braccio.)
Lui seul est coupable
D'un crime aussi grand.
Punis son audace,
Qui nous entraîna!
Mais, nous, fais-nous grâce...
Ave... Maria!!!

(Au milieu des bandits prosternés, Ginevra sans proférer une parole, traverse lentement le souterrain, monte l'escalier, et, se soutenant à peine, arrive dans l'église pendant la reprise du chœur.)

FORTE-BRACCIO.

Ombre redoutable!!!
Spectre menaçant!...
Si je suis coupable
D'un péché si grand.
Le remords efface
Cette faute-là.
Grâce! ... fais-moi grâce,
Ave... Maria,
Ave... ave, Maria!

ENSEMBLE.

LES BANDITS, *dans le sous-terrain.* FORTE-BRACCIO, *de même.*

Ombre redoutable!!!

Spectre menaçant!...

Lui seul est coupable

D'un forfait si grand.

Punis son audace,

Qui nous entraîne,

Mais, nous, fais-nous grâce.

Ave... Maria!

Ombre redoutable!!!

Spectre menaçant!...

Si je suis coupable

D'un péché si grand.

Le remords efface

Cette faute-là.

Grâce, fais-moi grâce,

Ave... Maria!

CHOEUR DES RELIGIEUSES.

En dehors de l'église.)

Reine des anges,

Dont les louanges

Retentissent aux cieux.

Vierge immortelle,

Priez pour elle

Au séjour des heureux.

GINEVRA.

Mon Dieu! je te rends grâce!

(Elle se prosterne devant l'autel, se relève, regarde autour d'elle, puis, apercevant la porte qui donne sur le cloître et que Forte-Braccio a laissée ouverte, elle sort de l'église, tandis qu'à droite dans le lointain continuent les chants religieux, et dans le caveau, le chant des brigands. La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un petit salon très-élégant dans le palais de Manfredi. Au fond une croisée avec balcon donnant sur la rue. Porte à gauche et à droite. Des deux côtés, des trophées d'armes sont suspendus à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau une orgie est commencée; Manfredi, Ricciarda et plusieurs seigneurs sont assis à une table magnifiquement servie et éclairée; derrière eux de nombreux domestiques qui les servent.)

MANFREDI *et* LE CHOEUR.

Versez, versez, ma souveraine,
Le vin fumeux de nos coteaux;
Qu'avec lui Bacchus nous amène
L'ivresse et l'oubli de nos maux!

MANFREDI.

Sur nous le courroux céleste
Aujourd'hui peut éclater,
Et, du seul jour qui nous reste,
Hâtons-nous de profiter.
La vie est une ombre vaine
Où pour nous rien n'est certain,
Excepté la coupe pleine
Que nous tenons à la main.

Versez, versez, ma souveraine,
Le vin fumeux de nos coteaux,
Etc.

Ne rien épargner est sagesse!
Pour qui gardez-vous la richesse,
Que demain il faut abdiquer?
A vous les trésors de ma cave;
La mort s'enfuit quand on la brave,
Avec elle je veux trinquer!

CHOEUR.

Versez, versez, ma souveraine,
Le vin fumeux de nos coteaux,
Qu'avec lui Bacchus nous amène
L'ivresse et l'oubli de nos maux!

MANFREDI, *aux pages qui les servent.*

Retirez-vous! Que nul témoin profane
Ne gêne du festin la bruyante gaité.

(Tous les pages sortent.)

MANFREDI *se jetant sur le canapé à droite.*

Je bois à mes amours! je bois à ma sultane!
Ricciarda, reine de beauté,
Et lui fais de nouveau voeu de fidélité.

RICCIARDA *souriant d'un air de reproche.*

Parjure!...

MANFREDI.

Pourquoi donc?... alors que le veuvage
D'une chaîne pesante à jamais me dégage,
L'amour te rend les droits que l'hymen t'enleva!

(On frappe en dehors, dans la rue et sous le balcon.)

RICCIARDA.

Silence!... Entendez-vous?

MANFREDI.

Qui vient donc de la sorte,
Au milieu de la nuit, frapper à cette porte?

RICCIARDA.

Je le saurai!

(Elle va ouvrir la croisée qui est au fond, et, s'avancant doucement sur le balcon, elle regarde dans la rue, pousse un cri et revient toute effrayée près de Manfredi qui est toujours assis sur le canapé.)

Grand Dieu!

MANFREDI, *froidement.*

Qu'as-tu donc?

RICCIARDA, *tremblante.*

Ginevra!

(*Tous les convives, se levant.*)

Ginevra!!!

MANFREDI, *assis sur le canapé à droite, et regardant Ricciarda en riant.*

Ma sultane, à mes dépens s'égaye!

RICCIARDA.

Non... non... sous ce balcon, je l'ai vue! elle est là!..
Terrible et pâle!

MANFREDI, *se levant.*

Allons, crois-tu que je m'effraye

De telles visions?

RICCIARDA, *retenant Manfredi qui se dirige vers le balcon.*

Manfredi, n'y va pas!...

Crains pour nous deux la céleste colère!

MANFREDI.

Vaine terreur!... vaine chimère!

Pour saluer le spectre, avec moi tu viendras!

(*Il prend Ricciarda par la main, l'entraîne près du balcon et crie à haute voix.*)

Qui frappe ainsi la nuit?

GINEVRA, *en dehors et d'une voix faible.*

C'est moi!... c'est votre femme!

Ginevra!

MANFREDI, *étonné et lâchant la main de Ricciarda.*

Juste ciel!

RICCIARDA, *tombant à genoux.*

C'est elle!... c'est son âme

Que ce festin impie irrite contre nous!

MANFREDI, *toujours debout au balcon.*

Ombre de Ginevra, de moi que voulez-vous?

GINEVRA, *en dehors et d'une voix faible.*

Asile!

MANFREDI.

Et de quel droit ? qui t'amène sur terre ?
N'as-tu pas eu de nous l'eau sainte et la prière ?
Va-t'en !... Dans nos cités c'est assez de fléaux ,
Sans que les morts encor sortent de leurs tombeaux !
Et si trop généreux l'enfer lâche sa proie ,
Ombre ou spectre , va-t'en !... vers lui je te renvoie !
(Il saisit une arquebuse au trophée d'armes qui est près du
balcon à droite, et ajuste du haut du balcon dans la rue, le
coup part, et l'on entend en dehors un cri plaintif.)
Entendez-vous ce cri de douleur et d'effroi ?

ENSEMBLE.

MANFREDI.

Ah ! l'enfer est en fuite !...
La victoire est à moi ,
Et satan qui s'irrite ,
Tremble... et subit ma loi !

RICCIARDA et LE CHOEUR.

O sinistre visite !
Y dois-je ajouter foi ?
Hélas ! mon coeur palpite
Et d'horreur et d'effroi !

MANFREDI, *prenant la main de Ricciarda.*
Tu trembles ?

RICCIARDA.

J'en conviens ! cette ombre redoutable ,
Aux fêtes d'un banquet apparaissant soudain ,
Annonce à l'un de nous quelque malheur prochain !

MANFREDI.

Raison de plus pour nous remettre à table !
On y brave aisément tous les coups du destin ,
Quand d'un ami fidèle on peut presser la main.

(*Tous les convives se sont assis et boivent de
nouveau.*)

CHOEUR.

Buvons , amis , buvons ensemble
A l'amitié , comme aux amours !

Que le saint noeud qui nous rassemble
Dure jusqu'à nos derniers jours!

Plusieurs convives se levant, et buvant à Manfredi.

Oui !... oui !... notre amitié fidèle
Ne t'abandonnera jamais!

RICCIARDA, de même, et élevant sa coupe.

Pour toi, ma tendresse éternelle
De la mort bravera les traits!

*MANFREDI, se levant et élevant sa coupe d'une
main chancelante.*

A vous donc !... à vous !... à jamais !...

Tous, le regardant avec effroi.

Dans sa main la coupe chancelle...

Et sur son front quelle pâleur !

*MANFREDI, cherchant à lutter contre le mal qu'il
éprouve.*

Non... ce n'est rien !... non... non... je brave la dou-
leur !...

C'est ma main seulement !... et non mon coeur qui
tremble !...

(Essayant de répéter le refrain du choeur.)

Buvons... amis... buvons... ensemble !...

*(Laisant tomber sa coupe, et s'appuyant sur
la table.)*

Ah !... je sens fléchir mes genoux !...

*(Ricciarda et les convives s'éloignent de lui
avec terreur.)*

MANFREDI, avec amertume.

Eh bien ! vous vous éloignez tous ?...

Pourquoi ?... quand tout à l'heure... ici, vous
(disiez tous :

ENSEMBLE.

MANFREDI, avec ironie.

Buvons, amis, buvons ensemble...

A l'amitié, comme aux amours !...

Que le saint noeud qui nous rassemble

Dure jusqu'à nos derniers jours!

(Avec fureur.)

Amitié perfide,
Serment imposteur,
Votre âme sordide
Abusait mon cœur.
Mais, ô joie extrême!
Nous serons encor,
Et malgré vous-même,
Unis par la mort!

RICCIARDA, et LES CONVIVÉS, d'air.

Ah! malgré moi, d'effroi je tremble,
Le trépas menace ses jours!
Faut-il que la mort nous rassemble!

Dieu puissant!... à toi j'ai recours!
(Tous le regardant avec effroi.)

Dé son front livide
Voyez la pâleur,
D'un trépas rapide
C'est l'avant-coureur!
Craignons pour nous-même
Son funeste sort!...
O terreur extrême!
Comment fuir la mort!

(Il s'avance en chancelant vers ses amis qui, devant lui, reculent effrayés; mais Ricciarda ne peut l'éviter. Manfredi la saisit par la main et l'amène au bord du théâtre, pendant que tous les convives disparaissent par la porte à gauche.)

MANFREDI,

Ah! toi du moins, tu me seras fidèle!

RICCIARDA,

Laissez-moi!...

MANFREDI,

Tu tiendras les serments qu'on m'a faits!

“ Pour toi, ma tendresse éternelle

De la mort braverait les traits!...”

Me disais-tu?... tes vœux sont satisfaits:

(Serrant contre son cœur Ricciarda qui se débat.)

Ricciarda!... nous voici réunis pour jamais!...

ENSEMBLE.

MANFREDI,

Maitresse perfide,
J'ai lu dans ton cœur,
Tendresse sordide,
Serment imposteur!

Mais, ô joie extrême,
Nous serons encor,
Et malgré toi-même,
Unis par la mort!

RICCIARDA.

Laisse-moi, perfide,
Pour toi, dans mon coeur,
L'effroi qui me guide,
Double mon horreur.
O terreur extrême!
Faut-il être encor,
Et malgré moi-même,
Unis par la mort.

RICCIARDA, *se débattant.*

Ginevra!... Ginevra!... de moi soyez vengée!

Oui!... c'est elle qui me punit!...

Tiens... ne la vois-tu pas? c'est son ombre outragée

Qui se lève!... et qui te maudit!...

(Manfredi, frappé d'effroi, laisse échapper Ricciarda qui, chancelante et à moitié évanouie, s'appuie sur la table à gauche. Manfredi rassemble toutes ses forces, se lève du canapé sur lequel il était tombé, s'approche de Ricciarda qui pousse un cri, et veut fuir. Manfredi s'attache à elle presque mourant, et tombe à genoux, mais sans lâcher les mains de Ricciarda, qui ne peut fuir qu'en l'entraînant avec elle.)

MANFREDI.

Ah! ne crois pas qu'ici je t'abandonne,

Toujours unis jusqu'à la mort!

Pour toi l'heure dernière sonne!...

Et tu partageras mon sort!

RICCIARDA.

Dieu m'a maudite et m'abandonne,

Et je ne puis échapper à mon sort!

(Ils disparaissent tous les deux par la porte à gauche. Le théâtre change et représente la principale place de Florence.)
(Il fait nuit. La neige tombe et couvre les principaux édifices; à droite, sur le premier plan, une maison très-simple, c'est celle de Guido; au milieu de la place, la statue équestre de Cosme de Médicis. Sur les troisième et quatrième plans, à gauche, un riche palais où l'on monte par des degrés; au fond, plusieurs rues et de beaux édifices.)

SCÈNE II.

FORTE-BRACCIO et SES COMPAGNONS. *Les uns portent de riches habits, des vases d'or, des manteaux de pourpre. D'autres tiennent des flacons de vin, de belles armures qu'ils viennent de piller dans les palais voisins.*

CHOEUR.

Vive la peste!
Pour ceux qui ne l'ont pas!
Debout je reste,
Et brave le trépas;
La main céleste
Nous protège ici-bas!

FORTE-BRACCIO.

A nous trésors et richesses;
A nous les palais!... à nous
Les couronnes des duchesses,
Et les armes de leurs époux.
Pour contenter mon envie,
Pour trouver l'or sous mes pas,
Je n'expose que ma vie...
Dont le bourreau ne veut pas!

CHOEUR.

Vive la peste!
Pour ceux qui ne l'ont pas!
Etc., etc.

FORTE-BRACCIO.

Ces chefs, ces magistrats, dont la prudence brille,
Abandonnent nos murs, laissés sans défenseurs!...
Fuyant ces lieux, témoins du trépas de sa fille,
Cosme de Médicis et tous ses serviteurs
Ont quitté ce séjour de regrets et de pleurs!
Son palais est désert!

PREMIER BANDIT.

Voyez mes camarades,
Ces superbes portails, ces riches colonnades!

FORTE-BLACCIO.

Ils sont à nous!... à nous qui n'avons rien :
Le trépas nous les donne!... amis, c'est notre bien !

CHOEUR.

A la mort! au pillage!
Ni Dieu, ni chefs, ni lois!
Tout est notre partage!
Ici nous sommes rois!
(On entend, dans le lointain, les cloches de plusieurs églises.)

Le fléau nous devance,
Nous marchons sur ses pas;
L'égalité commence
Où règne le trépas!
Oui, ce deuil funéraire
Sourit à nos transports!
Le chant qui sait nous plaire,
C'est la cloche des morts!...

A la mort, au pillage,
Etc., etc.

(Plusieurs allument des torches et tous se précipitent dans la rue à gauche, du côté des riches palais.)

SCÈNE III.

GINEVRA seule, blessée, se traînant avec peine,
et venant de la rue à droite.

Conduisez-moi, mon Dieu!... — Sur la neige glacée
Mon sang trahit au loin la trace de mes pas!... —
Je me sens défaillir!... — Chassée .. il m'a chassée!...
Et dans ces murs déserts où règne le trépas,
Dans l'ombre j'ai cherché le palais de mon père!
Près de moi des bandits ont passé!... je voulais
Leur demander... et je n'osais!...

Tremblante, j'évitais leur rage sanguinaire!
Hélas!... et des affronts plus cruels que la mort!...

(Prêtant l'oreille avec effroi.)

Ah! ce sont eux!... je les entends encor!...
(En ce moment le théâtre est éclairé par la lueur rougeâtre des feux allumés dans les rues voisines.)

De leurs torches incendiaires,
Se reflètent au loin les sinistres lumières!...
Ils me verront!... où fuir?...

(Regardant autour d'elle, et apercevant la statue, et de l'autre côté, le palais de Médicis.)

Ne me trompez-vous pas?
Grands dieux!.. oui, vous avez exaucé mes prières,

Oui, c'est le palais de mes pères!...
Ah! que je puisse au moins en atteindre le seuil...
(Elle monte avec peine les degrés du palais, et saisit le marteau d'airain qu'elle laisse retomber. — Elle écoute, et frappe une seconde fois.)

Nul ne répond en ce séjour de deuil!
(Rassemblant ses forces, et criant.)
C'est moi!... c'est Ginevra!... qui de frayeur suc-

(combe.
O silence effrayant!.. c'est celui de la tombe!

(Appelant.)

Mon père!...

(Elle écoute, et s'écrie avec désespoir.)

Ah!... mon père n'est plus!...
Les cris de son enfant... il les eût entendus!
(Redescendant les degrés du palais.)

Mon Dieu!... mon Dieu! Pourquoi vivrais-je en-

(core?
Là... vers mon cœur se glisse un froid mortel...
(Tombant sur les dernières marches de l'escalier.)
Ils me retrouveront demain avec l'aurore
Pâle et glacée... au seuil du palais paternel!

SCÈNE IV.

GINEVRA (*évanouie*) ; GUIDO , venant de la rue
à droite et se dirigeant vers sa maison.

GUIDO.

Tu scras donc pour moi sans cesse inexorable ,
O trépas que je cherche et qui me fuis toujours !...
A tous ces malheureux prodiguant mes secours ,
Vainement j'ai bravé ce fléau redoutable ;
Le fléau me repousse et ne veut pas de moi ;
Il me condamne à vivre , ô Ginevra , sans toi !
Fille des cieux !... Quand donc te reverrai-je ?
Rappelle-moi !... que mon exil s'abrège....

(*Il va pour rentrer dans sa maison , à droite. — Ginevra , à gauche , et sur les marches du palais , soulève la tête et pousse un soupir.*)

Qu'entends-je auprès de moi !

(*S'arrêtant , et allant à elle dans l'obscurité.*)

Encore une victime !... Ah ! pauvre jeune fille !

Tu n'as donc pu fléchir le sort !

Loin des siens , loin de sa famille ;

Seule ici... sans secours.. elle a trouvé la mort !

(*Se baissant pour la regarder.*)

Est-ce un songe ?....

(*Il pousse un cri et s'éloigne.*)

Ah !...

Suis-je donc en délire ?

(*Voyant Ginevra qui revient à elle et se lève.*)

Ombre de Ginevra !!

DUO.

GUIDO , à genoux , et étendant les bras vers elle.

Ombre chérie !... ombre adorée !

Tu daignes donc combler mes vœux !

De moi trop longtemps séparée ;

A ma voix , tu descends des cieux !

GINEVRA , appuyant sa main sur l'épaule de Guido.

Guido !... Guido !...

GUIDO, *tressaillant.*

C'est elle!

C'est sa voix qui m'appelle!
Et qui m'ouvre les cieux!

GINEVRA.

Non!... non, Guido, calme ta peine:
Je ne suis pas une ombre vaine!
Je vis, j'existe!... c'est bien moi!
Dieu t'a rendu ta bien-aimée;
Dans la tombe il m'a ranimée.

GUIDO.

Ginevra!... c'est bien toi!... c'est toi que je revois!

ENSEMBLE.

Prodige, dont je doute encore!
Oui... je sens là battre son cœur!
Ne souffre pas, Dieu que j'implore,
Que j'expire de bonheur!

GINEVRA.

C'est moi! c'est moi! j'existe encore!
Ta vue a ranimé mon cœur,
Et ce Dieu que ma voix implore,
A pris pitié de mon malheur!

GUIDO.

Venez! quittez ces lieux d'épouvante et d'horreur!
Où faut-il vous conduire?... A vous, ma destinée!

GINEVRA.

Mais je n'ai plus d'asile!... errante, abandonnée...
Où désormais porter mes pas?
Bien plus cruel que le trépas,
De son logis Manfredi m'a chassée!

GUIDO, *regardant le bras de Ginevra.*

Ah! grand Dieu! Ginevra blessée!

GINEVRA.

Oui, la main d'un époux a menacé mes jours,
Quand ma voix suppliante implorait son secours!

GUIDO.

L'infâme!...

GINEVRA.

Me traînant au palais de mon père,
Un silence de mort accueillit ma prière;
Et maintenant que me reste-t-il?

GUIDO.

Moi!

Qui t'ai voué mon sang, et ma vie, et ma foi!

ENSEMBLE.

Ah! mon âme à toi se donne,
Et nul danger ne m'étonne;
A ton humble esclave... ordonne:
T'obéir est ma loi!...
Que ton cœur au mien se livre;
Viens!... Partons!... il faut me suivre!
Si pour toi, je ne peux vivre,
Je veux mourir pour toi.

GINEVRA.

Le devoir, hélas! l'ordonne,
Il faut qu'ici j'abandonne
L'amour que ton cœur me donne,
L'honneur m'en fait la loi!
Trop doux espoir qui m'enivre;
Non... non, je ne puis te suivre!...
Quand pour toi je voudrais vivre,
Je vais mourir loin de toi.

GUIDO.

Ainsi ma prière est stérile!
Ainsi chez moi tu refuses l'asile...
Le seul qui maintenant te reste!...

GINEVRA.

Je le dois...

(On aperçoit à gauche, à travers les fenêtres du palais, les flammes qui commencent à gagner l'édifice, et l'on entend le choeur des bandits.)

CHOEUR.

A la mort! au pillage!
Ni Dieu, ni chef, ni lois!
Tout est notre partage;
Ici nous sommes rois!

GUIDO.

Entends-tu ces bandits?

GINEVRA.

Ils me glacent d'horreur!
Ils te tueront, va-t'en!

GUIDO.

Je suis ton défenseur!

ENSEMBLE.

GINEVRA.

Ah! le ciel m'a condamnée,
Qu'importe ma destinée!
Va! laisse une infortunée!...
Laisse-moi subir mon sort!

GUIDO.

Quitter celle qui m'est chère,
Toi, mon bien, ma vie entière!
Je ne crains rien sur la terre,
Rien, que de te perdre encor!...

(Les bandits traversent le fond du théâtre en agitant des flambeaux. — Ginevra pousse un cri, et tombe évanouie dans les bras de Guido. — Le piédestal de la statue les cache aux yeux des bandits.)

GUIDO, *la tenant dans ses bras, et l'entraînant.*

Dieu! doublez mon courage et sauvez mon trésor!

(*En ce moment s'ouvrent les portes du palais auquel on vient de mettre le feu; et les bandits, la torche à la main, descendent les escaliers. — La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le village de Camaldoli, dans une vallée, aux pieds des Apennins.

Les deux premiers plans représentent une vaste chambre dans une ferme. — Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIETTA et tous les gens de la ferme agenouillés devant une Madone qui est au fond du théâtre et faisant la prière du matin.

ANTONIETTA et LE CHOEUR.

Sainte Madone,
Clémente et bonne,
Qui nous sauvas !
A ta prière,
Dieu, moins sévère
Ouvre ses bras.

Dans nos campagnes,
Un ciel d'azur,
A nos montagnes,
Rend un air pur !

Le fléau cesse,
Plus de douleurs !
A l'allégresse,
Livrons nos coeurs.

(Tout le monde se relève et Antonietta prête à sortir, s'arrête en regardant du côté de la campagne.)

ANTONIETTA.

Quel est donc ce vieillard que la foule environne ?
Qu'il a l'air noble et triste, hélas !...

Près de chaque habitant il arrête ses pas!...

Eh! oui, vraiment ... c'est de l'or qu'il leur donne.

(Elle se range avec respect contre la porte du fond et fait la révérence en voyant Médicis, les seigneurs de sa suite et les habitants du village qui entrent dans la ferme.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS ; MÉDICIS *et sa suite.*

MÉDICIS, *aux paysans qui l'entourent.*

Oui, je viens, mes enfants, visiter vos hameaux,
Et si je le pouvais, je voudrais de vos maux
Effacer les dernières traces!

(*A un des seigneurs de sa suite.*)

Que du saint monastère, établi dans ces lieux,
Descende en la vallée un cortège pompeux,
Pour rendre au Dieu sauveur nos éternelles grâ-
(ces...

Allez, disposez tout pour cet acte pieux!

AIR.

Mon Dieu! si ton bras redoutable
A châtié ce peuple plein d'effroi,
Que désormais, je sois seul misérable,
Que ton courroux ne tombe que sur moi!

Hélas! c'est ma seule famille,
Par mes larmes, je la défends.
Tu m'as déjà ravi ma fille,
Épargne mes autres enfants!

Mon Dieu, si ton bras redoutable
A châtié ce peuple plein d'effroi;
Que désormais, je sois seul misérable, !
Que ton courroux ne tombe que sur moi

(*S'adressant à Antonietta.*)

De cette ferme, êtes vous la maîtresse

ANTONIETTA.

Non, monseigneur!

MÉDICIS.

Approchez!... la vieillesse
Et les larmes surtout ont affaibli mes yeux!...
Qui donc, ma chère enfant, habite dans ces lieux?

ANTONIETTA.

Deux étrangers! qu'on aime et qu'on révère;
Ils viennent d'acheter ces troupeaux et ces champs.
Pauvre.. ils m'ont recueillie avec ma vieille mère!

MÉDICIS.

Et tous deux sont heureux!

ANTONIETTA.

Autant que bienfaisants?

MÉDICIS.

Ils sont heureux... près d'eux je n'ai que faire.
(*Au moment de sortir, il aperçoit parmi les paysans
un vieillard qui essuie ses larmes.*)

Pourquoi ces pleurs? Qui cause ta misère?
Puis-je la soulager?

LE VIEILLARD,

J'ai perdu tout mon bien!
Ma seule enfant... ma fille!

MÉDICIS, fondant en larmes.

Ami... je ne peux rien...
Que pleurer avec toi... ton malheur est le mien!
(*Affaibli par l'émotion, Médicis chancelle et s'ap-
puié sur ceux qui l'entourent.*)

ANTONIETTA.

La force l'abandonne!... il s'échit... il chancelle.
Venez, venez... nous vous offrirons tous
Les soins de l'amitié fidèle!
Veillons sur lui... car il veillait sur nous!

TOUS.

Veillons sur lui... lui qui veillait sur nous!
(*Antoniotta, les villageois et les seigneurs entourent Médicis et le conduisent dans la chambre à gauche. — Tous le suivent avec respect et en silence.*)

SCÈNE III.

GINEVRA, sortant de la chambre à droite. Elle est habillée en paysanne des Apennins.

Lieux où Guido respire!... asile solitaire
Où je vis libre enfin, d'un hymen odieux!

Rien ne manquerait à mes vœux,
Si mon cœur ne songeait à ta douleur amère,
Mon père!!..

SCÈNE IV.

GINEVRA; GUIDO, en montagnard des Apennins.

GUIDO.

Quoi, des pleurs!

GINEVRA.

Je pensais à mon père!

GUIDO.

O souvenir fatal! ô regrets dangereux!

Vainement le duc de Ferrare

A vu ses jours tranchés par le courroux des cieus!

En vain deux fois la tombe aura brisé vos noeuds!...

Si tu revois ton père, hélas! tout nous sépare...

Et ton rang... et ton nom!... Il faudra donc te fuir!

Et te perdre à présent... c'est vouloir que je meure!

GINEVRA, vivement.

Non, Guido!... (souponnant) mais, hélas! mon père
(qui me pleure!...

GUIDO.

Eh bien! va le rejoindre, et laisse-moi mourir!...

A toi le trône... à moi les pleurs et la misère!...

Je te rends tes serments!

GINEVRA.

Non!... mon amour sincère
Ne les oubliera pas, et quel que soit mon sort!
A toi seul j'appartiens! oui, toi seul ou la mort!

GUIDO, *avec joie.*

Tu le jures!

(*Reprenant le motif du duo du 1^{er} acte.*)

Ainsi dans ces riants asiles,
Ma bien-aimée, ô Ginevra!
S'écouleront nos jours tranquilles;
Crois-moi, le vrai bonheur est là.

SCÈNE V.

MÉDICIS, *sortant de la chambre à gauche,*
GUIDO, GINEVRA.

MÉDICIS, *à la cantonnade.*

Je suis mieux... j'ai besoin d'être seul... laissez-
(moi!..)

GUIDO, *s'avançant vers Médicis.*

Qui vient vers nous?... Ah! qu'est-ce que je voi!
(*Redescendant près de Ginevra.*)

Grand Dieu!... c'est Médicis!

GINEVRA, *voulant courir à lui.*

Mon père!...

GUIDO, *la retenant et à demi-voix.*

Ah! si ma vie, hélas! t'est chère:
Songe au serment que tu m'as fait,
Ginevra!... S'il te reconnaît,
Je meurs à tes yeux!... viens!

GINEVRA.

Que faire?

(*A Guido qui l'entraîne.*)

Oui... oui... je te suis!

(*S'arrêtant et joignant les mains en suppliante.*)

Mais... au prix de tout mon sang!

Que je le voye encor un seul instant!...

TRIO.

(Médicis est sur le devant de la scène; Ginevra plus loin au fond du théâtre, cherche à le voir sans en être vue, et Guido toujours près d'elle et la retenant par la main, l'empêche d'avancer où de se faire reconnaître.)

MÉDICIS, *seul et pleurant.*

Ma fille!.. ô ma fille chérie!
Tout renouvelle ma douleur!
Partout ton image chérie,
S'offre à mes yeux, comme à mon coeur!

GINEVRA, *ne pouvant modérer son émotion.*

Ah! c'en est trop!... et mon âme attendrie!...
(*Elle fait vivement un pas vers Médicis.*)

MÉDICIS, *se retournant à ce bruit, et jetant les yeux sur Ginevra.*

Grand Dieu!... grand Dieu, mes yeux, hélas!
Ou mon coeur abusé ne me trompent-ils pas?

ENSEMBLE.

MÉDICIS.

Prodige impossible à comprendre!
Voilà ses yeux, voilà ses traits!
Pour un instant, Dieu, vient me rendre
L'image de ce que j'aimais.

GINEVRA.

O trouble que je ne puis rendre
Perdre l'un d'eux, et pour jamais!
Mon Dieu, mon Dieu! quel parti prendre?
Vois mes remords, vois mes regrets!

GUIDO.

O trouble que je ne puis rendre!
Je crains de la perdre à jamais.
(*Bas à Ginevra.*)
De toi mon trépas va dépendre,
Songe aux serments que tu m'as faits.

MÉDICIS, *regardant toujours Ginevra.*

Sous ces humbles habits, quel air noble et touchant!
Approche, et ne sois pas surprise, mon enfant;
Si dans mes yeux émus, tant de tendresse brille,
En te voyant, j'ai cru revoir ma fille,

Ma fille jeune et belle comme toi!...
Ah! d'un vieillard pardonne la faiblesse,
Laisse-moi cette main, que dans mes mains je presse!
GINEVRA, prête à se trahir.
Monseigneur!...

MÉDICIS.

C'est sa voix!...

GUIDO, à part.

Ah! je tremble d'effroi!

ENSEMBLE.

MÉDICIS.

Prodige impossible à comprendre
Voilà sa voix, voilà ses traits!
Pour un instant, Dieu vient me rendre
L'image de ce que j'aimais!

GINEVRA.

O trouble que je ne puis rendre!
Perdre l'un d'eux et pour jamais!
Mon Dieu, mon Dieu! quel parti pren-
(dre?)
Vois mes remords et mes regrets!

GUIDO.

O terreur que je ne peux rendre!
Je crains de la perdre à jamais.
(Bas à Ginevra.)
De toi mon trépas va dépendre,
Songe aux serments que tu m'as faits.

MÉDICIS, regardant Ginevra avec attendris-
sement.

Des biens que j'ai perdus, image trop fidèle...
(Poussant un cri.)

Ah! tu m'as regardé comme elle!...

Va-t'en! va-t'en! ton aspect me fait mal!

(Il s'éloigne de Ginevra qui, ainsi que Guido, re-
descend au bord du théâtre.)

MÉDICIS, faisant quelque pas pour sortir, s'arrête
encore, et jette un dernier regard sur Ginevra.

Un instant abusé par un espoir fatal,
Il m'a semblé que c'était elle!...

(*Avec douleur.*)

Oh! non... non... cela n'est pas!...
En me voyant... ma fille eût volé dans mes bras!...
GINEVRA pousse un cri et se précipite dans les bras
de son père.

ENSEMBLE.

MÉDICIS.

O surprise ! ô joie !
Est-ce mon enfant
Que Dieu me renvoie ?
O Dieu tout-puissant !
Oui, c'est elle-même
Que tu viens m'offrir,
Et d'ivresse extrême
Je me sens mourir.

GINEVRA.

O transports de joie !
Oui, c'est votre enfant
Que Dieu vous renvoie
Devant vous tremblant.
Mais, ô peine extrême,
Je viens de trahir
Le frère que j'aime
Et qui va mourir.

GUIDO.

Destin, qui déploies
Sur moi ta rigueur,
Pour moi plus de joies
Et plus de bonheur.
Désespoir extrême,
Ah ! c'est trop souffrir,
Je perds ce que j'aime !
Je n'ai qu'à mourir.

MÉDICIS.

A la mort qui t'a donc ravie ?

GINEVRA.

Un miracle!... le ciel m'a sauvé du trépas.

MÉDICIS.

Viens reprendre ton rang !... viens , ma fille chérie !

GUIDO , *au désespoir et se précipitant au-devant d'elle.*

Non , non , tu ne partiras pas !

(Hors de lui-même.)

Que sur moi la foudre tombe
Si mon coeur renonce à toi !

(A Médicis.)

Je l'ai ravie à la tombe ;
Par le ciel elle est à moi !
Elle vint pâle et glacée
Supplier son noble époux ;
Lâchement il l'a chassée...
Elle tomba sous ses coups.
Moi , j'ai recueilli son âme !...
Et Manfredi verrait le jour
Que je dirais à cet infâme ,
Viens l'arracher à mon amour !...

GINEVRA , *à Médicis.*

Oui , votre fille encor ne vous est pas rendue !

Voici mon frère !... mon sauveur !

Et si le rang où je suis revenue
M'empêche d'acquitter la dette de mon coeur,
Partez sans moi... Ginevra la fermière
Vivra dans cet asile en priant pour son père.

MÉDICIS.

Mon bonheur peut-il donc se séparer du tien !
Viens chercher sur mon coeur ton pardon et le sien !

GINEVRA et GUIDO se jettent dans les bras de
Médicis.

ENSEMBLE.

MÉDICIS.

O transports d'ivresse!
Ce sont mes enfants
Que tous deux je presse
Dans mes bras tremblants!
Ah! de joie extrême,
Je me sens mourir,
Et devant Dieu même
Je veux vous bénir.

GINEVRA.

O transports d'ivresse!
Ce sont ses enfants
Que tous deux il presse
Dans ses bras tremblants.
A celui }
A celle } que j'aime,
L'hymen vient m'unir,
Et devant Dieu même
Il veut nous bénir.

(Les toiles du fond se lèvent, et l'on aperçoit la chaîne des Apennins. — Au milieu de la montagne, à gauche, le couvent des Camaldules. — Vis-à-vis, également à mi-côté, le village de Camaldoli. — Au fond de la vallée, les dames, les seigneurs de la suite de Médicis. — Les portes du couvent s'ouvrent, et l'on voit s'avancer lentement la procession qui serpente sur le flanc de la montagne et descend dans la vallée. — Les Camaldules portent la chasse de Saint-Romuald, fondateur de leur couvent; de jeunes filles vêtues de blanc l'accompagnent en jetant des fleurs, et de tous les points de la montagne, les chevriers, les pâtres, les femmes du village agitent de loin des rameaux, ou se mettent à genoux au moment où passe la procession.)

MÉDICIS.

Oui, devant le Seigneur, qui semble ici descendre,
Je bénirai l'enfant qu'il a daigné me rendre!
A genoux!.. peuple à genoux!..

Au divin Romuald, adressez vos cantiques!

Adorez ses saintes reliques!

Et devant l'Éternel, qui prit pitié de nous :

Peuple! prosternez-vous!

*Ginevra et Guido s'agenouillent devant Médicis
qui les bénit.*

Le Seigneur calme sa colère;

Le Seigneur pardonne à la terre,

Et le pardon de l'Éternel!

Est inscrit au ciel!

CHOEUR.

Le pardon de l'Éternel

Est inscrit dans le ciel!

FIN.